



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

# FEUILLET DE ST SYMÉON

N°276 DIMANCHE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN COMPLÉMENT 2025

Le présent feuillet complète les feuillets N° 60, 113, 166 et 223  
des années précédentes  
que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuillet060.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuillet113pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2023/feuillet166.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2024/feuillet223.pdf>

*« Je prends plaisir à la bonté et non au sacrifice.  
Je préfère la connaissance de Dieu aux holocaustes »*

(Osée 6, 6)



## Homélie du P. Boris Bobrinskoy 1996 Le Pharisien et le Publicain (2 Tm 3,10-15 ; Lc 18, 10-14)

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Deux hommes : un pharisien et un publicain. Deux hommes qui montent vers le Temple pour prier. Je voudrais avec vous m'arrêter sur cette montée vers le Temple.

Monter vers le Temple, c'est monter vers le lieu le plus sacré du peuple d'Israël, et à l'intérieur du Temple même, il y a un lieu plus sacré encore, le sanctuaire, et plus à l'intérieur encore le Saint des Saints, réservé pour le Grand

Prêtre. Ce Temple, le Temple de Jérusalem, comme tout temple fait de main d'homme, est à l'image du véritable Temple qui est celui de notre propre cœur. Ce temple de notre propre cœur est un lieu sacré, vers lequel il faut aussi monter, ou si vous préférez, descendre. Il n'est pas facile d'y pénétrer parce que ce Temple intérieur est bien souvent cadenassé, fermé à clé et son accès obstrué par toutes sortes d'obstacles.

Le Temple, c'est le lieu par excellence de la présence de Dieu. Et par conséquent, monter au Temple, c'est entrer dans la présence du Seigneur, être en face de Lui et être aussi en face à face avec soi-même. Et cela est peut-être le plus difficile, le plus ardu et ce dont nous avons souvent le plus peur. Nous avons peur de la solitude, nous avons peur d'être seul avec nous-mêmes. C'est pourquoi nous faisons tout le bruit possible afin de ne pas nous tenir devant Dieu, afin d'éviter ce face à face.

Lorsque nous sommes devant le Seigneur dans le Temple, la grâce de Dieu se révèle à nous. La grâce de Dieu et sa miséricorde nous enseignent et nous apprennent l'état dans lequel nous sommes. La grâce de Dieu nous conduit tout d'abord au repentir. Le repentir

est le premier pas sur le chemin vers le Royaume. Je dis bien que cette mise en face du Seigneur ne peut commencer que par la repentance, comme le Seigneur le dit Lui-même : « *Repentez-vous, car le Royaume de Dieu est proche* » (Mt 4,17). C'est le chemin qui nous est proposé maintenant dans ce Carême qui approche et c'est pourquoi l'Église nous donne en exemple le publicain.

Le publicain n'osait pas lever les yeux vers le ciel, il se frappait la poitrine de ses mains et ne pouvait dire autre chose que : « Oh ! Dieu aie pitié de moi, pécheur ! Sois propice envers moi, pécheur ! ». Qu'est-ce que cela veut dire, littéralement ? Ce n'est pas simplement : "Aie pitié, sois apaisé, sois propice envers moi pécheur", c'est aussi : "Retourne ton visage vers moi, retourne ton visage vers moi et ne regarde plus mon péché", c'est-à-dire

"Efface mon péché, efface-le et désormais, accueille-moi dans ton amour".

Mais combien souvent, lorsque nous nous approchons du Seigneur, nous le faisons avec un sentiment de satisfaction, de contentement de nous-mêmes ! Nous avons le sentiment que nous sommes bien, que nous sommes en ordre. Or, en réalité, nous sommes aveuglés par nos passions, petites ou grandes ; d'ailleurs, il n'y a pas de grandes passions ni de petites passions, il n'y a que des passions dont la moindre empêche la lumière d'entrer et qui nous rendent aveugles.

Alors, la grâce de Dieu ne pénètre pas en nous. Alors nous ne sommes plus dans la miséricorde de Dieu, nous sommes en face du jugement de Dieu.

Car le sanctuaire, que ce soit celui de l'église où nous sommes aujourd'hui, que ce soit le sanctuaire de notre propre cœur, c'est avant tout le lieu du jugement de Dieu. C'est un jugement intime, un jugement qui anticipe nécessairement le Jugement dernier. Le Jugement dernier, pour lequel nous nous présenterons finalement devant le Seigneur et un jugement unique. Mais il faut prier que ce Jugement soit véritablement anticipé, qu'il ait lieu maintenant. Si le Jugement a lieu maintenant, alors, anticipant le Jugement, nous anticipons aussi la mort et nous sommes déjà dans la Résurrection. Comme le Seigneur le dit : « *Celui qui croit en moi, n'ira pas en jugement. Il ne verra pas la mort mais il est déjà passé de la mort à la vie* » (Jn 5,24). C'est une chose très importante : le repentir nous fait traverser les eaux de la mort et nous introduit déjà dans la vie.

C'est ce que nous enseigne aussi la parabole du Fils prodigue que nous écouterons dimanche prochain : c'est par la repentance que le fils prodigue est de nouveau accueilli dans la maison du Père.

Il faut donc que ce jugement s'accomplisse. Il faut que notre cœur tout entier soit le lieu de la présence de Dieu. Il est toujours dans ses profondeurs le lieu de la présence de Dieu, mais il faut qu'il le devienne à tous les niveaux. Il y a le niveau extérieur, dirais-je, du cœur : là se nichent toutes les mauvaises pensées, les désirs, les passions, toutes les tendances pécheresses. Elles sont dans le cœur avant tout et du cœur elles rayonnent d'un rayonnement malsain. C'est d'abord ce cœur par conséquent qu'il faut purifier. Mais il y a plus profondément en nous un autre niveau dans notre cœur. Même lorsque les passions nous assaillent, ce cœur est fermé ; la porte intérieure est bouclée et nous n'y avons pas accès. C'est le lieu où réside l'Image de Dieu, c'est le lieu du Seigneur, c'est le lieu du Paradis gardé par le chérubin au glaive de feu. Car, nous le savons bien, il n'y a pas d'autre paradis que la présence du Seigneur.

Chaque être humain est créé à l'Image de Dieu. Chaque être humain porte en lui cette présence de la divinité, qui est renouvelée par le baptême, qui est activée dans la communion eucharistique et par la vie chrétienne.

Ce lieu intime est le trône de la gloire de Dieu, le siège de la présence du Seigneur, l'autel de la puissance du Saint-Esprit. Mais il faut le découvrir ou le redécouvrir. Il faut

par conséquent que les espaces extérieurs de notre cœur soient libérés, renouvelés, que notre cœur soit purifié, pour que l'Image de Dieu, l'icône du Christ qui est en nous irradie notre être entier, et que, tout entiers, nous devenions l'icône du Christ.

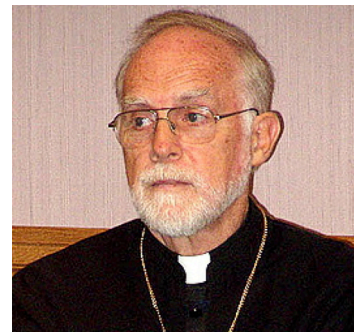
Je le répète : tout cela n'est possible que par la repentance. La clé de notre cœur, ce sont les larmes du repentir. Après la lecture de la parabole du pharisien et du publicain, nous devons nous interroger, nous devons demander au Seigneur : « Qui suis-je, le publicain ou le pharisien ? » En réalité, nous passons de l'un à l'autre constamment ; nous passons d'un état de contentement semblable à celui du pharisien à un état de prise de conscience, parfois douloureuse, de notre état d'indignité, d'éloignement de Dieu. Alors nous réalisons que nous sommes comme le publicain, comme le fils prodigue, que nous sommes affamés et assoiffés mais aussi que le Seigneur, au loin, nous regarde, nous appelle et nous tend les bras.

Puissions-nous, aujourd'hui particulièrement et pendant tout le temps du Carême, nous identifier plus fortement au publicain et dire dans le fond de notre cœur ce qui constitue la quintessence de la Prière du Cœur, de la Prière de Jésus : « *Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur !* ». Ne craignons pas d'insister sur ce terme "pécheur". "Aie pitié de moi, pécheur !" sans oublier que cette "pitié", c'est la plénitude de l'amour de Dieu.

"Aie pitié de moi, pécheur !", cela veut dire : "Seigneur, accueille-moi, renouvelle-moi et introduis-moi dans la maison éternelle de ton Royaume !".

Amen

**Homélie prononcée  
par le père Jean Breck  
Dimanche du Publicain et Pharisien 2024  
*Lc XVIII, 10-14***



Au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Les paraboles de Jésus, prononcées il y a deux mille ans, ont une portée universelle. Elles s'adressent à nous aujourd'hui autant qu'à ceux, juifs et autres, qui les ont entendus pour la première fois. La parabole est normalement décrite comme une brève histoire allégorique qui transmet un enseignement moral et spirituel. Cette définition ne commence guère à exprimer la nature et le but des paraboles du Christ. Car celles-ci sont conçues pour scruter l'esprit et l'âme de tous ceux qui ont les oreilles pour les entendre vraiment. Elles dévoilent les secrets de notre cœur, dans le sens qu'elles jettent de la lumière sur les péchés que nous essayons de garder cachés, loin de la connaissance des hommes, y compris nous-mêmes.

Voilà la raison pour laquelle l'Église nous invite à relire trois paraboles de l'Évangile de saint Luc pour nous mettre sur le chemin du Grand Carême, chemin qui mène de la mission de Jésus en Galilée, jusqu'à sa mort et sa résurrection dans la ville sainte de Jérusalem. Les trois paraboles dont il s'agit sont celles du Publicain et le Pharisien, du Fils Prodigue et du Jugement Dernier.

Nous commençons aujourd'hui avec la parabole de deux personnes qui sont aux antipodes de la vie spirituelle, le Publicain ou collecteur d'impôts, et le Pharisien, prétendu paragon de vertu. Un dessein attribué à Rembrandt montre ce dernier debout au milieu du Temple, illuminé par des rayons de soleil qui viennent d'en haut. Il maintient un air de pieuse arrogance, comme si Dieu ne pouvait jamais trouver en lui une faute quelconque. Sa prière est sincère, mais hautement intéressée. À son insu il se

condamne par son orgueil. Se plaçant au-dessus d'autrui, et en particulier du Publicain qui est entré au Temple avec lui, cet homme, qui se prétend juste, en fait se condamne par son hypocrisie.

Hormis le blasphème contre le Saint Esprit, l'hypocrisie est peut-être le pire des péchés condamnés par Jésus. Dans le chapitre 23 de l'Évangile de Mattieu nous trouvons une diatribe brutale de Jésus contre des scribes et des Pharisiens qui imposent sur le peuple de strictes règles qu'eux, ils n'observent pas, qui cherchent la première place parmi les hommes, qui ne montrent ni la justice, ni la miséricorde, ni la fidélité, comme la Loi les préconise. Insensés et aveugles, cherchant la voie qui mène vers le Royaume des cieux, par leur hypocrisie ils se préparent, dit Jésus, pour une fin dans la Géhenne.

Dans cette image de Rembrandt, à une certaine distance du Pharisien, on perçoit, accroupi dans les ténèbres, la figure du Publicain. Les publicains étaient détestés par le peuple à cause de leur métier. Dans l'emploi des Romains, ces collecteurs d'impôts pouvaient exiger du peuple tout ce qu'ils voulaient au nom de l'autorité gouvernementale, tout en gardant une bonne partie pour eux-mêmes. Le système était donc plein de corruption. Le publicain de la parabole avait la conscience piquée à cause des injustices qu'il avait infligées à ses co-citoyens. Conscient de son péché, il se rend au Temple pour déclarer sa repentance devant Dieu. Il n'ose même pas lever les yeux vers le ciel. Il ne peut que crier, « *Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis !* ».

Chacun des deux hommes commencent leur prière par l'appel, « Mon Dieu ! » La différence entre leurs prières est pourtant évidente. Le Pharisien l'utilise pour se vanter devant Dieu, tandis que le Publicain s'humilie, tout en frappant la poitrine de remords. Chacun cherchait la justice devant Dieu, l'un selon ses propres critères égoïstes, l'autre par la confession et le repentir. Et c'est bel et bien le second, le collecteur d'impôts, qui a reçu la grâce et la bénédiction de Dieu.

On comprend bien la raison pour laquelle l'Église a choisi cette parabole pour débiter le Grand Carême. Le Pharisien dit vrai lorsqu'il s'adresse à Dieu. Il suit avec fidélité les pratiques ascétiques et religieuses exigées par sa secte. Il est honnête, il jeûne deux fois par semaine, il paie la dîme de tout ce qu'il se procure. Tout cela, néanmoins, ne touche pas « l'homme intérieur ». Tout en obéissant aux règles, le Pharisien enfreint la Loi par son hypocrisie, le pire des maladies du cœur. Aux yeux de Dieu, tous les hommes sont égaux sur le plan spirituel, car tous, comme l'affirme le saint apôtre Paul, sont pécheurs et donc privés de la gloire de Dieu. Notre justification devant Dieu ne vient pas par obéissance à la Loi, car c'est par la Loi que vient la connaissance du péché (Rom 3,23.20). La Loi, dit Paul aux Galates, n'est qu'un pédagogue, un précepteur (Gal 3,24). C'est par elle que nous connaissons que nous sommes pécheurs, ce qui devrait nous pousser à confesser nos fautes pour trouver le pardon et la justification que Dieu seul puisse nous accorder.

Tout cela constitue un avertissement important pour nous, chrétiens orthodoxes, surtout au début du Grand Carême. Beaucoup d'entre nous étaient élevés dans un milieu de piété traditionnelle, où l'observance des règles concernant le Carême était primordiale. Beaucoup de ceux qui sont entrés dans l'Orthodoxie à l'âge adulte suivent eux aussi les règles préconisées par la période du Jeûne. Certes, ceci est bon, approprié, voire essentiel, si nous allons profiter de la grâce et la guérison que le Carême nous offre. Pourtant, il est très important en suivant la « loi du Carême » que nous nous rappelions que c'est Dieu seul qui nous sauve et non notre conformité à tel ou tel commandement.

Parmi nos fidèles il y a ceux qui, quand ils sont au supermarché, lisent chaque mot concernant le contenu des produits, pour être certain qu'ils ne contiennent pas une goutte de lait ou trace d'oeuf, et qu'aucun morceau de viande ne parait dans les repas

servis à la maison. Puis, ils se gavent de quantité de chocolat noir et d'autres friandises sous prétexte qu'ils sont « carêmiques... », c'est-à-dire qu'ils ne sont pas interdits par les règles du Jeûne. Tous nous sommes susceptibles de ce genre de « petite hypocrisie ». Parfois nous sommes invités pendant le Carême par des amis ou membres de notre famille qui nous servent au repas des mets qui ne sont pas carêmiques, et la question se pose : « Dois-je les consommer ou non ? ». Tout ce que je peux répondre à ce propos est la parole de mon évêque, lorsqu'en Alaska des gens – tous indigènes orthodoxes – nous ont présenté, la Semaine de la Croix, droit au milieu du Carême, un somptueux repas remplis de cinq sortes de viande. J'ai regardé Vladyka avec un air de panique. Il a posé sa main sur la mienne et m'a dit dans son regard : Refuser de manger aurait blessé ces gens, qui avaient leur propre calendrier pour commencer le jeûne de Carême.

Les règles de Carême sont bonnes et appropriées. Mais il ne faut pas les « absolutiser ». Le but de cette période de l'année n'est pas de nous punir, ni de nous donner de quoi nous vanter devant Dieu et les hommes. C'est de rejeter l'hypocrisie du Pharisien et assumer l'humilité du Publicain, cet homme qui ose entrer dans le Temple pour se repentir devant Dieu. Lui, il n'a rien à offrir pour garantir sa justification ou son salut. Et nous, non plus... Tout comme lui, nous sommes appelés à renoncer à nous-mêmes et à nos capacités personnelles, et à placer toute notre foi et notre espérance dans la miséricorde et la bonté de notre Père céleste, Lui qui est Source de pardon et Source de vie.

Amen